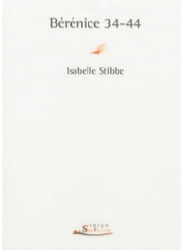


Sans oublier

Le Français occupé

« Comment fait-on pour vivre sans être comédien ? », se demande depuis l'enfance Bérénice Capel, fille de fourreurs juifs d'origine russe. Parce que brûler les planches est le seul avenir qu'elle conçoit, elle passe, à 15 ans, le concours d'entrée au Conservatoire, contre la volonté de ses parents. Devenue Bérénice de Lignièrès en empruntant le nom d'une bienfaitrice, elle est admise et intègre la classe de Louis Jouvet. Trois ans plus tard, elle entre à la Comédie-Française. Apprenant les rôles du répertoire, croisant les grands comédiens de son temps, Bérénice ne vit que pour jouer. Elle veut ignorer le péril qui gronde en Europe et se rapproche des portes du théâtre. Jusqu'à ce qu'une lettre anonyme la dénonce à une Comédie-Française ayant exclu ses sociétaires juifs avant même la promulgation des lois raciales. Secrétaire générale de l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Isabelle Stibbe croise histoire réelle et personnages fictifs dans ce premier roman très documenté, d'une impeccable facture classique, qui a reçu le Prix littéraire des grandes écoles, dont « Le Monde des livres » est partenaire. ■ R.L.

► **Bérénice 34-44**, d'Isabelle Stibbe, Serge Safran, 316 p., 18 €.



Dialogue des morts

« Je sais que le dialogue des morts n'existe pas ; c'est tout au plus une figure de rhétorique ; me voilà donc coupable et victime de la parole faussaire que vous avez dénoncée durant toute votre vie. » C'est ainsi que François Dominique – romancier, essayiste, fondateur en 1987 de la collection « Ulysse fin de siècle » (éditions Virgile) – s'adresse à l'écrivain Louis-René des Forêts, l'auteur du *Bavard* (1946) et d'*Ostinato* (1997), disparu le 30 décembre 2000. Depuis 1990, les deux hommes partageaient un rituel amical : un dîner partagé chaque mois, dans une brasserie parisienne, où ils parlaient de vin, d'amitié, de musique – de Schubert à Schönberg –, de littérature – de Gerard Manley Hopkins à Pierre Klossowski et à Maurice Blanchot. Et aussi de ce mythe du « grand écrivain silencieux », auquel Louis-René des Forêts ne voulait pas être réduit. C'est un hommage discret, un émouvant témoignage. ■

Monique Petillon

► **A présent. Louis-René des Forêts**, de François Dominique, Mercure de France, 152 p., 13,50 €.

L'ami allemand

Fils d'un député nazi, Manfred Richter a choisi de revenir vivre, après la guerre, dans la famille pour laquelle il travaillait lorsqu'il était prisonnier en France. Il passera le reste de sa vie à son service, comme pour endosser la culpabilité de son pays. A l'été 1962, la fille de la maison reçoit sa correspondance allemande. La rencontre entre les deux adolescentes ne tient pas ses promesses, et la jeune Allemande n'adresse pas la parole à Manfred, son compatriote. Avec *L'Étrange Solitude de Manfred Richter*, Gisèle Bienne aborde de manière originale et sensible les relations franco-allemandes de l'après-guerre et les difficultés que les nouvelles générations ont dû surmonter pour donner corps à une amitié à laquelle les appelaient leurs dirigeants. ■ Florence Bouchy

► **L'Étrange Solitude de Manfred Richter**, de Gisèle Bienne, Actes Sud, « Un endroit où aller », 336 p., 22,50 €.

François Garde réussit dans « Pour trois couronnes » un épatant tour de magie littéraire ayant pour ressort l'analyse de texte

L'aventure à la lettre

RAPHAËLLE LEYRIS

Ce fut un abordage éclair : en publiant *Ce qu'il advint du sauvage blanc* (Gallimard) au début de l'année 2012, François Garde, haut fonctionnaire né en 1959, s'est imposé d'emblée comme un écrivain à suivre de près. Récompensé par huit prix littéraires, dont le Goncourt du premier roman, sa robinsonnade portait haut les couleurs du roman d'aventures. C'est également le cas de son deuxième livre. Mais si *Ce qu'il advint du sauvage blanc* s'appuyait sur une histoire vraie advenue au XIX^e siècle, *Pour trois couronnes* choisit pour ressort (bondissant)... l'analyse de texte.

Au centre de ce roman, du voyage à travers les époques et les continents dans lequel il entraîne le lecteur, il y a en effet un court manuscrit. Philippe Zafar, « curateur aux documents privés » – un métier inventé par lui, qui consiste à classer les documents de morts –, l'a trouvé parmi les affaires de feu Thomas Colbert, magnat du commerce maritime installé à New York. A la première personne, un narrateur y évoque un épisode de sa vie où, matelot de 23 ans en escale dans un port, il fut payé « trois couronnes » pour avoir un rapport sexuel avec une femme masquée mais manifestement issue de la bonne société, en présence d'un médecin.

Carte au trésor

Que sont ces pages ? « Un souvenir de jeunesse, une allégorie, une brève nouvelle ? » La veuve de Colbert demande à Philippe Zafar d'éclaircir leur statut. La première hypothèse, si cet épisode avait abouti à la conception d'un enfant, pourrait avoir d'importantes conséquences, car la fortune de Colbert reviendrait à cet héritier. De nouvelles de Karen Blixen en registres de la marine marchande, de manuels de numismatique (sur les traces des trois couronnes) en livres d'histoire, Philippe Zafar remonte la piste de Thomas Colbert jusque sur l'île tropicale de Bourg-Tapage, ancienne (et fictive) colonie française où le défunt avait effectué un court passage en 1949. Elle a fait parler d'elle cinquante ans plus tard lors des « Troubles », ainsi qu'est pudiquement désignée la guerre civile ayant opposé les « *Insulaires* » aux habitants de l'île non reconnus comme



ALINE BUREAU

tels. Des casques bleus veillent encore sur la paix du « pays de l'horizon turquoise » – comme partout ailleurs, les brochures de tourisme ont détourné en cliché les vers d'un poète local.

Au fil de sa quête, Zafar lit, compare, relit. Il s'appuie sur tous les textes qu'il croise dans sa recherche comme sur autant de morceaux d'une carte au trésor à reconstituer. Sur cette trame bibliographique, François Garde réussit à composer ce roman où l'on tremble pour la vie du héros, même si le danger qui guette reste flou. L'auteur instille à son livre la juste dose de foi dans les vertus littéraires du roman d'aventures et la proportion idéale d'ironie malicieuse dans son utilisation des codes – importance des motifs maritimes, rôle du hasard, éléments qui menacent de se déchaîner... L'écriture, d'une élégante facture classique, en porte aussi la trace, qui voit surgir des tournures au charme désuet et des clin d'œil à des maîtres comme Robert Louis Stevenson.

Roman clandestin

Mais, parfois, les textes mentent, induisent le héros en erreur. *Pour trois couronnes* est bourré de faux tableaux, de textes autobiographiques inventés... Philippe Zafar découvre (ou feint de le faire) que l'on ne saurait accorder toute sa confiance à un narrateur, quel qu'il fût. De la même manière, le lecteur aurait bien tort de croire que *Pour trois couronnes* n'est

qu'un roman d'aventures – tout palpitant et bien mené qu'il soit. Subrepticement, un autre texte a pris place à bord du livre, et ce roman clandestin est une réflexion sur les origines et les allégeances. A Bourg-Tapage, l'appartenance ou non à la catégorie des « *Insulaires* », qui se transmet par la mère, est une question centrale ; à peine dix ans plus tôt, des habitants en sont morts. Les découvertes effectuées par Philippe Zafar sur le fils putatif de Colbert pourraient relancer la guerre civile...

Elles réveillent aussi chez le curateur le souvenir de ses propres origines – fils d'une famille libanaise, grandi en Californie, orphelin de père à 13 ans... Lui, qui s'est fait un métier d'examiner les archives des autres, de classer leurs secrets de famille, a toujours soigneusement occulté les siens. Et c'est à Bourg-Tapage, sur les pas de Thomas Colbert et de son éventuelle descendance, qu'il va renouer avec son histoire familiale et comprendre la disparition de son père. François Garde réussit ainsi à transformer son roman d'aventures en un roman de l'apaisement intime et politique (même la tempête qui menaçait finit par se calmer). Il réalise ainsi, sans fanfaronner, un épatant tour de magie littéraire. ■

► **POUR TROIS COURONNES**, de François Garde, Gallimard, 304 p., 20 €.

Revoir Venise

La Sérénissime inspire à Samuel Brussell un petit livre flamboyant

quand j'étais arrivé par le train de nuit qui partait de Genève et s'arrêtait en gare de Nyon. »

Après neuf ans loin d'elle, l'auteur de *Musique pour les vivants* (Grasset, 2007) retrouve la Sérénissime et la pension des Zattere où il vécut. Et le souvenir de ceux qu'il fréquenta jadis : une faune d'émigrés russes de la « quatrième vague » dans la ville après l'effondrement du régime soviétique. A l'époque, confia-t-il, « j'étais dans la meilleure compagnie qui fut pour mettre ma vie personnelle dans la perspective nouvelle de l'histoire présente. C'est par l'attachement affectif que l'on vit sa vie – au travers de la langue, du climat et des couleurs du ciel, de l'eau, de la pierre. J'avais soif d'une langue qui fit lien, qui reflétait mon existence dans ses teintes ». Les teintes dont parle ici Brussell sont des nuances de temps.

Le voici maintenant qui déroule, grâce à sa mémoire, le programme de son *Métronome vénitien* : « Je cherchais autour de moi ces éléments qui définissaient à mes

yeux la vie (...). Le passé s'ouvrait comme une immense voie, source et foyer du présent qui nous échappait. »

De Saint-Marc à San Trovaso

Ce petit livre flamboyant n'est ni un carnet de voyage (les apparences sont trompeuses) ni un journal. Encore moins un recueil de notes (dialogues, rencontres, impressions) que lierait seule la passion de Venise. C'est un poème en prose sur un « avant-poste de l'Empire romain d'Orient » où la métaphore s'incarne encore. Brussell voit en Saint-Marc un possible « centre métabolique » aux Trois Rome : la basilique « recueillie en elle le chœur de toutes les voix de Sainte-Sophie, de Saint-Pierre et de Saint-Basile. » Cette trinité imparable commande les étapes de la promenade du poète et organise ses lectures (Gasparo Gozzi, Stendhal, Joseph Brodsky, John Ruskin, Lord Byron...).

A la paroisse San Trovaso, le prêtre, après l'office, lui parle de la fête de la Madonna della Salute – fête qui célèbre aussi la présentation de

Jésus au Temple. Au palais Zénobio, une amie russe lui donne à lire une note du métropolitain Antoine Bloom (1914-2003) – « La mort a été avalée dans la victoire » –, citation de l'apôtre Paul paraphrasant la prophétie d'Isaïe. Depuis le campo Santo Stefano, il observe la lune qui « se réfugie dans les nuages comme dans le turban d'Allah ».

Parfois, le poète s'adresse à lui-même. C'est pour livrer, avec plus de force, le secret de Venise à son lecteur : « Déjà tu as vécu les mille vies de ce chat qui vient à ta rencontre. Rien ne t'est étranger ici, ta vie est ancrée là : les mots retournés dans la bouche comme une chique, les bruits de pas sur le quai, dans l'escalier, la lumière qui vient caresser l'eau et la pierre – chaque son, chaque image de la vie locale te murmure que tu as trouvé » Ce havre dans le mot « retour ». Ce retour de Samuel Brussell à Venise tient de la conversion. ■

► **MÉTRONOME VÉNITIEN**, de Samuel Brussell, Grasset, 160 p., 16,90 €.

Direction de la Communication Ville de Montpellier / ANADOME / Illustrations: © Rachid KORAÏCHI / Avril 2013

7, 8, & 9 JUNI 2013

COMÉDIE DU LIVRE

Littératures du Maghreb,
Algérie pays invité d'honneur

coeur de livres, GNL, Le Monde, Le Point, MONTPELLIER